



HAL
open science

L'ethnobotanique

Pierre Lieutaghi

► **To cite this version:**

Pierre Lieutaghi. L'ethnobotanique. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1990, 3, pp.8-17. hal-03390643

HAL Id: hal-03390643

<https://hal.science/hal-03390643v1>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Jardin médiéval de Salagon (Mane, Haute-Provence).
Ce jardin rassemble les principales plantes médicinales, alimentaires et d'ornement,
cultivées en Europe avant la découverte du Nouveau Monde.

L'ETHNOBOTANIQUE :

UNE ENTRÉE SIMPLE AU JARDIN SAVANT

Pierre Lieutaghi

Dans nos pays latins, le jardin qui vaut la visite est d'abord une création dans l'ordre esthétique. On l'estime d'autant plus qu'il est chargé d'histoire. Il est bon qu'il recèle des mystères. Il doit plaire au regard et inviter à la rêverie. Quant aux plantes qui le composent, elles sont rarement prises en compte pour elles-mêmes. Le jardin botanique, lui, est facilement assimilé à une sorte de périple rébarbatif, étiqueté à outrance, où la meilleure volonté se décourage vite. L'exotisme peut en favoriser l'accès, sinon en constituer l'attrait majeur: le spectacle de l'étrangeté rend le propos savant négligeable. Mais dans la plupart des cas, c'est le jardin des promenades ennuyées. Il suffit d'observer les visiteurs malencontreusement égarés dans l'École de Botanique du Muséum pour comprendre que la systématique n'aura jamais d'attrait que pour les systématiciens - malgré les beautés qu'elle dissimule. Nos jardins botaniques sont les héritiers du grand élan classificatoire du XIX^{ème} siècle. La vulgarisation pouvait alors se contenter d'offrir des parcours parmi des noms, à un public avide de nouveauté savante. Le propos didactique importait moins que l'affirmation de l'ordre naturaliste où devait s'apaiser la complexité du monde. ⁽¹⁾

La nature, aujourd'hui, a une fonction mythique bien plus subtile qu'aux temps du paradoxal rationalisme romantique. Elle tient lieu d'alibi dans la fragmentation de l'espace non urbanisé, au détriment de la globalité du vivant. Elle est à la fois regret, attente, refus et désir, mère défaite et fiancée des sociétés urbaines. Pour le non-spécialiste, le bel édifice des classifications n'est plus un objet digne d'étonnement. Ce système quelque peu arbitraire qu'on plaquait sur la réalité naturelle avait au moins le mérite d'en permettre l'approche aux obstinés. C'est aujourd'hui la biologie moléculaire qui concerne le vulgarisateur. Le regard sur le vivant s'est incroyablement affiné, mais le simple pouvoir de nommer le vivant immédiat, l'arbre de la rue, l'oiseau du jardin, nous a échappé. Il appartient déjà aux jardins botaniques de rappeler que la nature reste riche de sens toujours ouverts, et tout à fait accessibles sans le recours à la chromatographie.

De nos jours, cependant, alors que la muséologie sait parfaitement que la richesse d'une collection vaut moins que la façon dont on montre cette collection, des botanistes s'obstinent, du moins en France, à considérer un jardin d'intérêt scientifique comme un simple manuel à ciel ouvert, et si possible exhaustif. La conservation en culture des espèces végétales ne va pas forcément de pair avec une recherche d'ordre esthétique ou pédagogique. Et déjà pour des raisons financières. Mais la politique du moindre coût entraîne la désaffection du public à l'égard des jardins scientifiques, et donc une précarité accrue dans la gestion de ces jardins. Faut-il pour autant souhaiter la multiplication du jardin-spectacle, de la serre tropicale, de la fontaine lumineuse? Faut-il des détours coûteux pour faire simplement **voir** la plante - en supposant que ces mises en scène ne la mettent pas définitivement à distance, dans un rôle de figuration ?

En schématisant (mais pas tellement) la situation des jardins botaniques français, on les découvre exposés à une pénible alternative : ou survivre tant bien que mal comme *banques de gènes* plus ou moins austères et d'avenir incertain; ou prospérer à bonne distance de l'orthodoxie scientifique en devenant des *Beaubourg des plantes*. Là, le végétal devient un objet culturel mis en valeur et susceptible, sinon de rapporter gros, du moins d'assurer sa propre pérennité et celle de ses gestionnaires (je n'invente pas l'expression de «Beaubourg des plantes» : c'est le slogan d'une très grosse opération botanico-ludique en cours de réalisation près de Nice). Il est cependant possible d'imaginer un moyen terme, où **la plante pour elle-même** retrouve un sens auprès des gens non spécialisés, où la conservation ne va pas sans un effort réfléchi d'ouverture vers le public, et, du même coup, favorise l'auto-financement et le développement des jardins.

Mais peut-être faut-il s'interroger d'abord sur les raisons qui nous font nous intéresser de plus en plus aux plantes. On privilégie communément l'intérêt d'ordre sensible, celui que le végétal ne peut manquer d'éveiller par sa beauté, sa diversité. Il s'agit là d'une interprétation moderne de la relation à la flore. L'engouement extraordinaire pour le jardin-spectacle nous fait perdre de vue la question du rapport avec la plante pour elle-même. Quand on considère les sociétés traditionnelles, et aussi bien les savoirs populaires de nos pays, on découvre que les plantes, non moins capables d'éveiller des émotions d'ordre esthétique, ont là une présence culturelle beaucoup plus diversifiée. L'homme des sociétés traditionnelles reconnaît, sait nommer les plantes qui lui sont utiles dans ses industries, sa nourriture, sa médecine. Mais aussi toutes celles qui marquent d'une façon ou d'une autre son territoire, qui participent de ses croyances (et parfois les suscitent), celles qui produisent des symboles et autres images motrices de la pensée. Des enquêtes ethnobotaniques en Haute-Provence et en Languedoc me permettent de préciser quelque peu ces remarques dans le contexte de la flore française.

Les sociétés rurales de nos régions méditerranéennes ont encore la mémoire d'une relation d'usage, et parfois d'ordre symbolique, avec à peu près 15% des végétaux de leur terroir. En Haute-Provence occidentale, où l'on dénombre environ 1 600 plantes spontanées ou couramment cultivées, cent soixante-cinq d'entre elles ont une fonction médicinale dans la pratique populaire. Et ces espèces occupent souvent d'autres rôles aux niveaux alimentaire, fourrager, artisanal, ornemental, etc. Il s'y ajoute des dizaines de végétaux non reconnus localement comme médicinaux, mais qui participent d'une façon ou d'une autre à la vie paysanne, tels le jasmin arbrisseau et l'amélanchier, qui servaient à faire des balais, l'aphyllanthe de Montpellier, «pain de coucou» très recherché par les troupeaux (et dont les enfants suçaient la fleur nectarifère), ou encore la «cousteline» (la Chicoracée *Reichardia picroides*), salade de printemps parmi les plus estimées⁽²⁾.

L'inventaire des connaissances populaires en matière d'usage de la flore est l'un des aspects de l'**ethnobotanique**, domaine de recherche commun aux sciences humaines et aux sciences naturelles, dont le propos est d'inventorier et d'analyser les faits culturels nés de la rencontre entre les sociétés et leur environnement végétal. Cela va du savoir de l'aliment et du remède, aux classifications traditionnelles et aux mythes. A travers le rapport aux plantes, l'ethnobotanique peut ainsi aider à comprendre le fonctionnement, l'histoire, l'évolution des sociétés. L'ethnobotaniste Roland Portères disait que les plantes "*sont en relation*" avec l'homme dès qu'il y a "*usage sans nom, nom sans usage, nom et usage*"⁽³⁾. Ces critères lui permettent d'établir ce qu'il appelle le «taux d'ethnobotanicité» d'une société donnée; formule qui exprime le rapport entre la flore perçue par la société et la flore globale de son territoire. Un taux d'ethnobotanicité de 15%, tel qu'on peut l'estimer en Région méditerranéenne française (mais aussi dans les Alpes, comme l'a montré Brien Meilleur⁽⁴⁾), est voisin de celui qu'on relève dans beaucoup de sociétés de chasseurs-cueilleurs.

Quant aux 85% non perçus, même si certains de leurs éléments s'intègrent à des catégories de l'environnement qui peuvent être nommées, ils restent dans l'anonymat. Il semble donc qu'il existe (sauf chez les botanistes) un certain seuil dans l'aptitude à appréhender le monde des plantes. Tout ceci pour rappeler aussi bien la nature de nos relations fondamentales avec les plantes - usage et symbole - que les limites de notre perception de la diversité végétale. Dans nos sociétés urbaines, ces limites se sont considérablement rétrécies, même si des phénomènes sociaux comme la vogue des plantes d'appartement et le jardinage de loisir témoignent de la nécessité d'une rencontre quotidienne, fût-elle distraite, avec le végétal.

C'est dans la connaissance de ces quelques jalons que s'est construit un projet de jardin à caractère ethnobotanique, à Mane, en Haute-Provence, dans le cadre

du Conservatoire ethnologique de Salagon. Le propos initial, passablement ambitieux, était de faire de ce jardin une sorte de miroir des relations entre la société traditionnelle locale et son environnement botanique. De nombreuses données d'enquête et une bonne connaissance floristique de la région tenaient lieu de matériel théorique. Le passage à la réalisation a aussi bien sollicité des compétences extérieures (paysagistes) que tiré parti des ressources locales : travail en commun de Salagon et de l'Association Études Populaires et Initiatives (EPI, Mane), celle-ci orientée depuis des années vers l'ethnobotanique et sa diffusion dans un large public.

Comme les moyens financiers étaient restreints, c'est d'abord une petite réalisation-test qui a été tentée, en 1986, avec une centaine de médicinales d'usage populaire local. Les plantes sont groupées par milieux, ceux-ci étant considérés dans leur rapport de dépendance plus ou moins étroit avec les activités humaines. On va ainsi de la flore des lieux habités à celle des pelouses pâturées et des bois, dans un périple qui peut suggérer les circulations des usagers traditionnels du milieu. Sur les étiquettes, nous avons fait l'essai d'une vingtaine de symboles qui aident à situer les plantes en regard des connaissances associées, populaires et savantes. Le nom français est privilégié, suivi des noms locaux éventuels, du nom botanique, de la mention de la famille et, pour les plantes introduites, de l'origine géographique. (Les symboles ethnobotaniques ont été critiqués à juste titre : insuffisamment schématisés, et surtout trop nombreux, ils sont peu mémorisables ; du moins, avons-nous peu près cerné le champ d'application possible de ce genre d'information.)

Malgré l'aspect très modeste de ce premier essai, les visiteurs manifestent leur intérêt. Ils se sentent concernés par des plantes ainsi traduites de l'histoire et ils s'aperçoivent que, bien souvent, ces plantes ont encore quelque chose à signifier. De nos conversations avec les premiers usagers du jardin, il apparaît que la notion de *plante utile* est une invite manifeste à l'attention pour des gens à peu près ignorants des arbres et des fleurs les plus familiers. Est-ce un effet de ce pragmatisme qui serait typiquement français (et dont les Anglo-Saxons s'indignent parfois à raison), ou bien tout simplement la manifestation du vieil instinct de survivance ? Quand les visiteurs de notre petit jardin découvrent que la plante ornementale cultivée chez eux sous le nom d'oreille de lapin (ou oreille d'ours), la Labiée *Stachys ianata* (= *St. byzantina*), est une parente de la sauge et de la menthe, venue d'Orient, que de surcroît cette fleur bonasse inconnue des pharmacopées est employée comme vulnéraire par les paysans provençaux, ils disposent déjà de quelques repères utiles pour une approche différente de la flore familière.

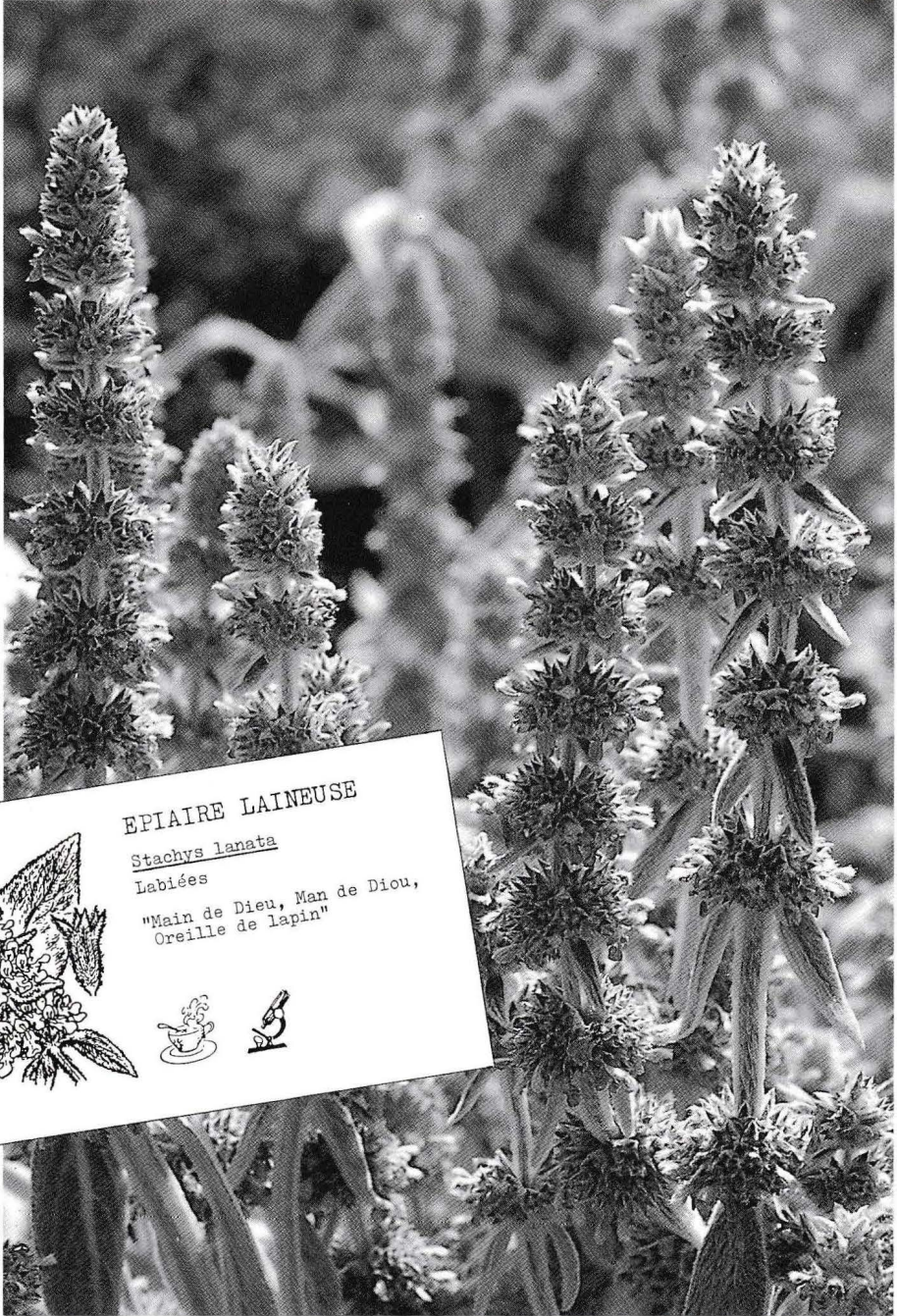
Bien entendu, un jardin ethnobotanique ne fait qu'évoquer les relations plantes-sociétés. Il ne montre pas la réalité de ces relations. On peut toutefois prétendre à une action didactique plus précise avec les jardins à thèmes. Et c'est la seconde phase de l'évolution de Salagon (grâce au soutien financier de la Mission du

Patrimoine ethnologique du ministère de la Culture, la Région Alpes-Provence-Côte d'Azur intervenant pour sa part par le biais du Conservatoire botanique de Porquerolles). Le cadre est un jardin à caractère médiéval (thème privilégié d'emblée par la présence immédiate d'une église romane). C'est une réalisation encore à l'état d'ébauche. Dans le choix des plantes, le premier principe est d'exclure tout ce qui a été introduit en France après la découverte du Nouveau Monde.

Ce jardin ne prétend pas reconstituer un jardin du Moyen Age, même s'il s'inspire attentivement des illustrations et des listes de végétaux que l'époque nous a léguées. Sans aucun respect de la vérité historique, des compartiments médicaux sont consacrés à des domaines majeurs de la thérapeutique ancienne, comme les fièvres, les désordres des humeurs, les traumatismes, les «maladies des femmes». Des parterres potagers montrent, entre autres, les légumineuses et les racines de conservation, ou bien les cinq principaux légumes verts consommés en Provence au XVème siècle. Ici, toute prétention d'authenticité absolue serait abusive, et notamment dans le choix des races cultivées : nos choux, nos panais, nos doliques diffèrent forcément de leurs équivalents d'il y a cinq ou six siècles. Mais on s'efforce de rassembler des cultivars traditionnels locaux - et en même temps d'associer l'aspect conservation à l'intérêt didactique.

Un Provençal qui visite un potager sans tomates, ni poivrons, ni courgettes, où le panais l'emporte sur la carotte, où les doliques sont substitués aux haricots, s'interroge forcément sur l'évolution de l'alimentation. Ce genre de jardin, comme un jardin médicinal bien compris, est donc une bonne pépinière de questions. Encore faut-il pouvoir y répondre. Bien peu de jardins botaniques, de nos jours, peuvent mettre un service de guides compétents à la disposition des visiteurs. Et ici l'expérience de Salagon nous apprend que le dialogue avec le public, dans un jardin ethnobotanique, est aussi une source d'information très riche. A la vue d'une plante dans un contexte qui en précise quelque peu le rôle social, il arrive assez souvent que les gens se remémorent des emplois, médicaux en particulier. Si ces visiteurs trouvent alors un interlocuteur attentif, il s'opère un échange de savoir, comme dans toute enquête ethnobotanique digne de ce nom. Ainsi avons-nous déjà recueilli à Salagon des données apparemment inédites sur des remèdes végétaux.

Tout jardin ethnobotanique devrait offrir, aux périodes de plus grande fréquentation, au moins une visite commentée journalière. Reste la question de la formation du personnel spécialisé, à laquelle ne répond pour l'instant aucune structure appropriée. Le plus souvent, on devra donc se contenter de fournir aux visiteurs une information écrite. Il est alors possible d'imaginer une circulation jalonnée par des panneaux explicatifs en rapport avec les thèmes. C'est ce que nous tentons de faire à Salagon, où *le jardin médiéval* se veut en même temps une introduction explicite à l'histoire de la pharmacopée d'un bord et de



EPIAIRE LAINEUSE

Stachys lanata

Labiées

"Main de Dieu, Man de Diou,
Oreille de lapin"



L'Epiaire laineuse, dite aussi "Oreille de lapin" ou "Oreille d'ours", plante ornementale de bordures, est aussi un remède vulnéraire de la médecine traditionnelle.

l'alimentation d'un autre. Sans oublier le jardin floral, où l'on montre que bien des plantes indigènes ont des aptitudes ornementales. Sans oublier non plus la part du mystère, puisque nous voulons illustrer, dans un recoin un peu sombre, ce qu'aurait pu être le jardin de la sorcière. A ce type de jardin se rattachent de multiples possibilités d'information du public : expositions permanentes ou temporaires, audio-visuels, publications, stages, séminaires, etc. Dans le cas de Salagon, le jardin doit s'insérer dans un circuit culturel de découverte des plantes aromatiques de la Haute-Provence.

Il faut insister ici sur le fait que la fonction d'un jardin ethnobotanique n'est nullement circonscrite à l'espace jardin proprement dit. Si celui-ci doit évoquer les principaux aspects de la relation plante/société dans l'aire culturelle qui le concerne, il sert aussi d'introduction aux paysages végétaux sous dépendance humaine qui l'entourent. Les parcours collinéens de la Haute-Provence, avec leurs remarquables pelouses d'aromatiques, les céréales en culture sèche collinéenne et leur cortège de missicoles encore exceptionnellement riche, sont des milieux où l'action humaine détermine directement, et à court terme, le mode de peuplement végétal. Outre leur intérêt floristique, ces territoires occupent une place importante dans le rapport traditionnel à la flore : ils racontent l'histoire des terres arabes et pâturées. C'est l'espace privilégié de cueillette des médicinales et des légumes sauvages; de surcroît, les peuplements spontanés d'aromatiques avaient et ont encore un intérêt économique non négligeable.

Avec l'abandon du pâturage extensif, le recours aux désherbants et les autres facteurs bien connus de la transformation actuelle de l'espace rural, ces milieux qui témoignent parfaitement de la réalité et de la fragilité des ethnoécosystèmes sont très exposés à la régression. Nous tentons une réflexion sur leur conservation puisque, dans les faits, c'est le pays lui-même qui est un jardin ethnobotanique (mais en bonne partie déserté par ses jardiniers). Dans chaque région, on peut de la sorte enraciner un jardin dans l'histoire de la société. L'ethnobotanique a ici un rôle actif essentiel. Elle tire la flore du silence où la tiennent aussi bien sa complexité propre que l'hermétisme des classifications savantes.

Le jour où les responsables des jardins botaniques comprendront que ce n'est pas faire reculer la science que de privilégier les noms *vulgaires* (cognassier au lieu de *Cydonia oblongue*, par exemple) sur les étiquettes des espaces accessibles au public, un grand pas aura déjà été fait vers une meilleure prise en compte de la réalité végétale. Un ethnobotaniste qui déambule dans les sentiers rigoureux de l'*École de Botanique* du Jardin des Plantes de Paris (école censée, par définition, apprendre aux visiteurs à s'y reconnaître dans la diversité végétale) est frappé par d'évidentes lacunes : aucune place n'est accordée aux noms français et pas davantage à la situation des végétaux dans nos sociétés. Des fruitiers comme l'abricotier, le grenadier, l'azérolier, et bien d'autres, restent méconnus des visiteurs qui ne savent pas traduire *Prunus armeniaca*, *Punica*

granatum, Crataegus ruscinonensis. Aucune plante toxique n'est signalée, fût-elle susceptible de présenter des risques de confusion, comme le redoul méditerranéen, Coriaria myrtifolia (aux fruits parfois pris pour des mûres, non sans séquelles dramatiques). Aucune médicinale, aucune plante utile ne mérite de mention particulière : la «socialisation de la nature» est oubliée.

Encore une fois, le simple emploi de quelques symboles, associés au nom courant (quand il existe), rendrait ce genre de collection bien plus accessible, et plus efficace dans son propos pédagogique. Il serait d'ailleurs tout à fait souhaitable que les jardins scientifiques s'accordent au niveau national, voire international, sur la mise au point d'un code de symboles ethnobotaniques qui permettrait aux non-spécialistes une première lecture des collections. Quand il s'agit de végétaux dépourvus de nom vernaculaire, la simple traduction du nom botanique, quand elle est possible, n'oppose pas d'emblée au visiteur l'hermétisme (apparent) du latin. Ainsi dira-t-on «plantain œil-de-chien» pour *Plantago cynops*, ce nom figurant en second lieu sur l'étiquette. Il faut déplorer en passant la crispation des botanistes sur le rigorisme du jargon savant. La modification récente du nom de certaines familles importantes du règne végétal en donne une preuve flagrante : on substitue Poacées à Graminées, Apiacées à Ombellifères, Lamiacées à Labiées, Astéracées à Composées, etc. Sous prétexte que tout nom de famille doit être construit sur un nom de genre (les *Poa*, «pâturins», sont un genre de Graminées, etc.) On ne discutera pas ici le bien-fondé de cette règle, ni de l'arbitraire qui préside à la substitution des noms (pourquoi Poacées plutôt que Festucacées ou Avenacées ?). Mais il faut dénoncer l'absolutisme borné qui détruit ce qu'on est en droit de considérer comme des *ponts sémantiques*. Tous ceux qui s'occupent d'initiation à la botanique connaissent l'importance, comme jalons de connaissance, de ces quelques noms de familles qui répondent à une image immédiatement saisissable du végétal (par exemple, l'ombelle) ou qui témoignent de l'histoire de nos relations avec la plante, comme ce «gramen» de Graminées où demeure un peu du grain des premiers cultivateurs. La botanique est le seul domaine des Sciences naturelles à conserver ce type de catégorie intermédiaire entre l'empirique et le savant. En ignorant l'intérêt culturel de ces noms de familles, elle se referme un peu plus sur elle-même. Et ceci au moment où se pose au jardin, la question de l'intelligibilité du langage savant (5).

Il va de soi que nous sommes ici complètement à l'opposé d'un partage du savoir sur le végétal, base de tout progrès des jardins botaniques comme lieux culturels. Un jardin qui se veut ouvert au public doit prendre en compte la demande du public, et pour commencer respecter son non-savoir aussi bien que ses références propres.

Je ne fais que sous-entendre le nécessaire apport du paysagiste. Botanique ou ethnobotanique, un jardin doit être pensé comme lieu de beauté, d'équilibre, mais aussi d'étonnement. C'est en s'affirmant comme création dans l'ordre

naturaliste, dans l'ordre social et dans l'ordre esthétique qu'un jardin, de nos jours, peut intéresser le plus grand nombre de gens et donc assurer son propre avenir.

L'ethnobotanique témoigne de l'ancienneté mais aussi de la richesse actuelle du rapport entre les sociétés et leur environnement floral. Autour de beaucoup de plantes, elle révèle une sorte de halo de résonances qu'on pourrait qualifier, un peu pompeusement, d'espace de socialisation du végétal. C'est toujours dans cet espace que la rencontre entre le non-spécialiste et les plantes s'avère possible sans détours théoriques. Car il y a une aire de mémoire commune. C'est à cette frontière où l'homme parle un peu le langage des fleurs et où les fleurs partagent notre histoire, qu'il est possible d'établir de nouveaux traités d'alliance avec la plante. Loin de contredire la mission savante, ces accords devraient assurer son maintien et son progrès. Il suffit de savoir placer la part immédiatement intelligible de la flore dans l'attention d'un public bien moins rebelle à la connaissance qu'on ne le croit. Le reste du monde végétal y gagnera en respect.

NOTES

1. Cet article est la version quelque peu remaniée d'une communication présentée au colloque «Jardins botaniques et arborétums de demain», Paris, 30 mai-3 juin 1988.
2. Pour plus de détails sur les rapports traditionnels à l'environnement végétal dans les Alpes du Sud, et des généralités sur la connaissance traditionnelle des plantes médicinales en France, voir Lieutaghi, P., *L'herbe qui renouvelle*, 374 p., Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1986.
3. Portères, R., *Ethnobotanique générale*. Cours du Laboratoire d'Ethnobotanique du Muséum national d'Histoire naturelle. Multigraphié, 151p., 1969-70. Utiles généralités et bibliographie de base dans Barrau, J., «L'ethnobotanique au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines», *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 118, pp. 237-248, 1971.
4. Meilleur, B. «Gens de montagne, plantes et saisons. Savoirs écologiques de tradition à Termignon (Savoie)», *Le monde alpin et rhodanien*, 13 (1), pp. 5-79, fig., 1985.
5. La seule flore populaire de la France reste celle de Bonnier, vieille d'un siècle, jamais corrigée, ni remise à jour, malgré de multiples rééditions. S'il existe quelques flores vulgarisées de bonne qualité (mais qui excluent toutes la région méditerranéenne) et de récents manuels régionaux de valeur, nous n'avons chez nous aucun équivalent des excellents ouvrages de terrain dont disposent les Anglais ou les Belges. La dernière en date des flores françaises, celle du C.N.R.S. (5 vol., 1973-1984), est une publication hautement rébarbative, inaccessible au non-spécialiste, qui ne fait aucune place à la relation plantes/sociétés. Est-il aventureux de souhaiter voir un jour la publication d'une véritable flore de France à vocation didactique, à la fois attrayante, précise et simple, d'où l'ethnobotanique ne serait pas absente ?